Document généré le 24 avr. 2024 02:03

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Questions d'avenir

Jacques Derrida et Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain… dialogue*, Fayard/Galilée, « Histoire de la pensée », 316 p.

Elisabeth Roudinesco, *L'analyse, l'archive*, Bibliothèque Nationale de France, « Conférences del Duca », 58 p.

Isabelle Décarie

Numéro 183, mars–avril 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/17713ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Décarie, I. (2002). Questions d'avenir / Jacques Derrida et Elisabeth Roudinesco, *De quoi demain… dialogue*, Fayard/Galilée, « Histoire de la pensée », 316 p. / Elisabeth Roudinesco, *L'analyse, l'archive*, Bibliothèque Nationale de France, « Conférences del Duca », 58 p. *Spirale*, (183), 52–53.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

QUESTIONS D'AVENIR

DE QUOI DEMAIN... DIALOGUE de Jacques Derrida et Élisabeth Roudinesco
Fayard/Galilée, « Histoire de la pensée », 316 p.

L'ANALYSE, L'ARCHIVE d'Élisabeth Roudinesco
Bibliothèque Nationale de France, « Conférences del Duca », 58 p.

Le livre *De quoi demain...*, écrit à « *deux mains* » sur l'initiative d'Élisabeth Roudinesco, est la transcription d'un dialogue entamé de longue date entre l'historienne et le philosophe Jacques Derrida. Roudinesco, bien connue pour ses ouvrages sur la psychanalyse notamment (*Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, 1993), a choisi ici neuf thèmes qui coïncident avec chacun des chapitres, neuf motifs fondamentaux discutés pour mieux anticiper le paysage légal, social et éthique de demain. On le sait, cet ouvrage a connu une large couverture médiatique et l'on peut se demander si cette popularité n'est pas reliée à une requête de la part du public, à un désir ou à un besoin de prophétie concernant l'avenir en ces temps incertains. En effet, les deux auteurs réfléchissent sur la disposition que prendront plusieurs débats encore à vif, comme celui de l'antisémitisme, de la violence faite aux animaux, ou encore de la peine de mort, depuis cette forme si philosophique du dialogue entretenu en toute « *complicité sans complaisance* », et dont le point de rencontre — et parfois point de fuite — est la psychanalyse. Le titre du livre est un emprunt aux *Chants du crépuscule* de Victor Hugo que cite Roudinesco : « *Tout aujourd'hui, dans les idées comme dans les choses, dans la société comme dans l'individu, est à l'état de crépuscule. De quelle nature est ce crépuscule, de quoi sera-t-il suivi ?* » Le dialogue met en valeur le manichéisme souvent inique dans lequel nous vivons ainsi que les profondes contradictions qui animent les acteurs principaux sur la scène politique internationale. Toutefois il donne à lire deux visions bien différentes des problèmes abordés, l'une parfois tranchée (E. Roudinesco) et l'autre tout en nuances (J. Derrida). Remarquons à cet égard qu'on a pris soin de pluraliser le titre de la plupart des chapitres (*Politiques de la différence, Familles désordonnées, Violences contre les animaux, Peines de mort*) afin de bien marquer la plurivocalité des opinions, des enjeux et des notions traités. À cela, il faut ajouter que *De quoi demain...* a l'immense mérite d'être très informatif : les notes éclaircissent chaque point de détail concernant telle loi citée ou encore remettent chaque fois en contexte toute personne convoquée au gré du discours.

Une philosophie de la naissance

Plusieurs fils conducteurs tissent ces neuf grandes questions, mais l'un d'eux fait sens tout particulièrement dans le contexte de ce duo stimulant. En effet, si dans les années quatre-vingt-dix, la mort et le deuil étaient des sujets de prédilection pour Derrida (et pour nombre d'intellectuels, de psychanalystes ou de critiques littéraires), tout semble indiquer que le balancier penche ces temps-ci du côté de la naissance. Dès l'ouverture de cet entretien, il est question du choix de l'héritage intellectuel. Roudinesco rappelle que la déconstruction n'a jamais anéanti les théories qu'elle soumet à l'analyse, pas plus qu'elle n'a renié le structuralisme qu'on se plaît aujourd'hui à récuser sans appel. Le choix d'un héritage oblige chaque fois à une « *fidélité* » qui se double d'un affranchissement : reconnaître un héritage, c'est y être fidèle tout en le déplaçant. À ce sujet, Derrida affirme ceci : « *Je me suis toujours interdit — autant que possible, bien sûr, et si « radicale » ou inflexible que doive être une déconstruction — de blesser ou de mettre à mort. C'est toujours en réaffirmant l'héritage que l'on peut éviter cette mise à mort.* » Et un peu plus loin, les expressions reliées à la vie se bousculent (« *laisser la vie en vie* », « *faire revivre* », « *saluer la vie* », « *"laisser vivre"* »), comme s'il fallait de manière urgente repenser la question de l'existence même (la figure de Sartre est d'ailleurs maintes fois convoquée ici : serions-nous à l'orée d'un nouvel existentialisme ? d'une relecture commune de Sartre ?). Une telle réflexion ne pourra faire l'économie d'un passage par la figure tout aussi vivante de l'animal. Dans le chapitre sur les violences faites aux animaux, le dialogue s'engage à partir d'un fait singulier rapporté par Roudinesco selon lequel deux chercheurs tenteraient de prouver que les grands singes devraient avoir leurs propres droits puisqu'ils seraient plus intelligents que les handicapés humains. Les auteurs de *De quoi demain...* montrent qu'il s'agit là d'une démarche « *intenable* », il va sans dire, et le philosophe relie cette pensée extrémiste à celle du végétarisme combatif qui est une autre forme-limite de sympathie envers les animaux. Il remarque que les végétariens font preuve de cannibalisme d'une autre manière, à travers des liens symboliques : « *J'irai jusqu'à soutenir que, plus ou moins raffiné, subtil, sublime, un certain cannibalisme reste indépassable.* » On pourra être étonné de la remarque de Roudinesco, pour qui, sur le plan de la psychanalyse, « *la terreur de l'ingestion de l'animalité peut être le symptôme d'une haine du vivant poussée jusqu'au meurtre. Hitler était végétarien* ». Je l'ai dit plus haut, l'avis de l'historienne est tout particulièrement original (comment comprendre par exemple qu'elle juge « *insensés* » les interdits sexuels entre professeur et étudiant, ou encore que dire du lien esquissé entre Freud, Lacan et Derrida et le rapport selon elle semblable que les trois hommes auraient entretenu avec leur père respectif ?). Cette conception singulière des liens familiaux sera d'ailleurs remise en question dans le chapitre sur le renouvellement d'une pensée sur la famille.

Les deux auteurs s'accordent d'abord pour dire qu'il ne faut pas interdire aux couples homosexuels d'avoir des enfants. Comme ils le remarquent avec justesse, « *la différence anatomique des sexes* » n'est plus le lieu unique de la conception et ne serait pas « *nécessaire à l'élaboration de toutes les différences imaginaires et symboliques* », selon Élisabeth Roudinesco. En effet, il faut faire la différence entre le genre sexuel ou anatomique et la posture masculine/féminine adoptée par les membres du couple. Ce qui paraît singulièrement intéressant pour le philosophe ici, c'est la question de la naissance : « *Si on la distingue rigoureusement de l'origine, du commencement, de la provenance, etc., la "naissance" est peut-être une question d'avenir, une question toute neuve. La philosophie est beaucoup plus entraînée à travailler les questions de l'origine et de la fin, de la vie et de la mort. Mais ce qui, dans la naissance, se soustrait à ces catégories, la philosophie (et sans doute aussi, le plus souvent, la science, et en tout cas la psychanalyse) y a consacré peu d'attention "pensante".* » Là où par contre Roudinesco et Derrida ne sont pas d'accord dans le chapitre sur la famille, c'est sur la question de la vérité.

Délits d'archive

Faut-il dire « la vérité » aux enfants (qu'ils soient adoptés, illégitimes, issus d'insémination artificielle, de mère porteuse, etc.) quant à l'identité de leurs parents ? Pour le philosophe — qui, en s'opposant à Lacan, a bien montré comment une lettre n'arrive pas toujours à destination —, « *il vaut mieux que les enfants croient savoir* ». En d'autres termes, il s'oppose à un « tout dire » aux

Sasvase de Numa, acrylique sur toile, 2000 — Pascal Grandmaison

enfants quand rien ne semble le justifier, ce contre quoi l'historienne s'élève : selon elle, les symptômes de la vérité, tôt ou tard, rattraperont de toute façon les parents. Dès lors, la technologie entourant la procréation pose de nouvelles interrogations quant à la conception de la réalité, de l'archive, de la vérité, etc. Ces questions sont reprises dans le dernier chapitre intitulé « Éloge de la psychanalyse » dans lequel Derrida revient brièvement sur sa pensée originale de la psychanalyse, en « *ami* » de celle-ci (et donc dans une posture où il peut la critiquer aussi), et sur cette « science » qui n'a pas de fin théologique ou humaniste et qui est par conséquent « *sans alibi* », leitmotiv qui scande, on s'en souvient, son texte récent intitulé *États d'âme de la psychanalyse*, Galilée, 2000 (*Spirale* n° 178, mai-juin 2001, p. 22).

Les questions d'archive sont également au cœur du petit ouvrage d'Élisabeth Roudinesco dans lequel ont été compilés trois exposés donnés dans le cadre du cycle des grandes conférences de la Bibliothèque nationale de France et dont elle a gardé le style parlé. Dans la toute première conférence dédiée à Derrida, Roudinesco met en valeur le paradoxe inhérent à l'archive pour l'historien : tout conserver revient à donner les pleins pouvoirs à la trace, et alors « *l'histoire comme création n'est plus possible* ». À l'opposé, ne rien conserver obligerait l'histoire à tendre « *vers le fantasme ou le délire, vers la souveraineté délirante du moi, c'est-à-dire vers une archive réinventée fonctionnant comme un dogme* ». On se souvient qu'à l'invitation de Roudinesco et de René Major, Derrida avait participé au colloque sur l'archive et la psychanalyse au Freud Museum de Londres, et que son intervention avait donné lieu ensuite à un très beau texte intitulé *Mal d'archive*, Galilée, 1995 (*Spirale* n°146, janvier-février 1996, p. 6). Roudinesco relate ici la constitution de l'archive Freud, c'est-à-dire en premier lieu de l'écriture de la biographie par Ernest Jones puis la mise en place des dépôts d'archive à Londres et à Washington. La seconde conférence redonne de manière passionnante les détails du tout début de la psychanalyse lacanienne qui demeure, doit-on le dire, d'une ironie des plus troublantes. En effet, Roudinesco — qui est à son meilleur ici en tant qu'historienne de la psychanalyse — raconte comment la première conférence du jeune Lacan en 1936 fut une version antérieure du stade du miroir qu'il donna lors du XIVe congrès de l'*International Psychoanalytical Association*. Cependant, Lacan ne fut pas autorisé à poursuivre sa conférence par Ernest Jones, ce dernier considérant que Lacan ne respectait pas le temps alloué à chacun. Il ne reste aucune trace de cette communication dont une version ultérieure sera écrite en 1949. N'est-il pas ironique que ce soit dans une parole interrompue, dans un document perdu, dont le contenu était la constitution du moi en sujet, que loge l'origine de la psychanalyse lacanienne ? En dernier lieu, l'historienne porte son attention sur le lien entre le narcissisme et l'importance que prennent certaines thérapies de type « développement personnel » (sophrologie, méditation transcendantale, cri primal etc.). Elle note avec perspicacité que la littérature « *prend souvent l'allure d'un récit de cure. Dans la revendication contemporaine du modèle de la mise à nu, [...] on a l'impression que le roman est devenu le lieu d'expression majeure d'une expérience de la psychanalyse transformée en autoanalyse. Ainsi, le thérapeute moderne est-il dépossédé de son savoir sur l'art de soigner et de guérir par le patient, qui devient l'écouteur de ses propres affects* ». Ces dernières lignes décrivent bien ce qui a cours dans nos « sociétés modernes » dans lesquelles le retour sur soi semble être un passage obligé qui tourne parfois à l'obsession. De quoi demain sera-t-il donc fait si le narcissisme, cette « *haine de l'autre en soi* », crée de la sorte une multitude d'autarcies, vouées au seul repli sur soi ?

Isabelle Décarie